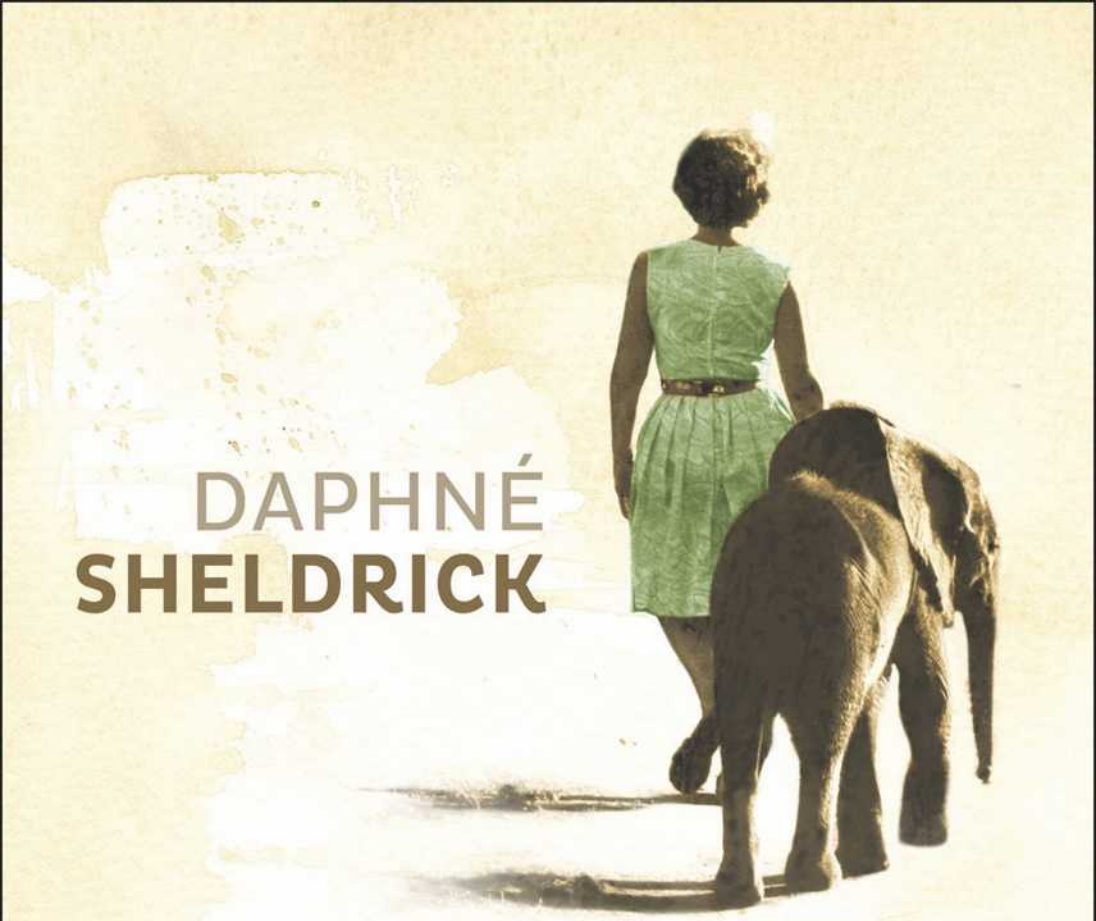


DAPHNÉ
SHELDRICK

Une histoire d'amour africaine

Flammarion

Extrait de la publication

DAPHNÉ SHELDRICK

Une histoire d'amour africaine

Daphné Sheldrick, celle qu'on surnommera « la mère des éléphants », voit le jour en juin 1934 dans une ferme de colons britanniques, au Kenya. Tout la prédestine à vivre au plus près de la nature, surtout son extraordinaire empathie envers les animaux. Mais rien n'annonce qu'elle se lancera à corps perdu dans la guerre contre les chasseurs d'ivoire, ni qu'elle consacrera sa vie aux bébés orphelins victimes du braconnage.

Le récit de cette femme d'exception traverse le XXe siècle et rend compte des soubresauts de l'histoire : les guerres mondiales, la révolte mau-mau, l'indépendance kenyane… Il nous fait surtout partager les secrets de sa relation privilégiée avec le monde sauvage, son amour des safaris, des nuits à la belle étoile, des longs affûts dans la savane, des expéditions au cœur de la vallée du Rift, et aussi ses sentiments pour un certain David Sheldrick, pionnier de la protection de la faune africaine.

La vie de Daphné Sheldrick est un roman plein de chair, de passions et de violences, tel que Hollywood les affectionne. On murmure que Nicole Kidman s'emparera prochainement du rôle dans une adaptation du réalisateur Philip Noyce…

En 2001, Daphné Sheldrick a reçu l'Ordre kenyan de la Lance enflammée ; en 2002, un Lifetime Achievement Award de la BBC, pour l'ensemble de son œuvre ; en 2006, elle a été faite Dame Commander de l'Ordre de l'Empire britannique par la reine d'Angleterre. L'ouvrage, traduit en vingt et une langues, est un best-seller international.

Flammarion

13-IV Création Studio Flammarion En couverture : Daphné Sheldrick avec Aisha (Shinetty) © Daphné Sheldrick

UNE HISTOIRE D'AMOUR AFRICAINE

Daphné Sheldrick

UNE HISTOIRE D'AMOUR AFRICAINE

Traduit de l'anglais par
Johan Frédérik Hel-Guedj

Flammarion

Extrait de la publication

Copyright © Daphne Sheldrick, 2012.
L'auteur a fait valoir ses droits moraux.
Tous droits réservés.

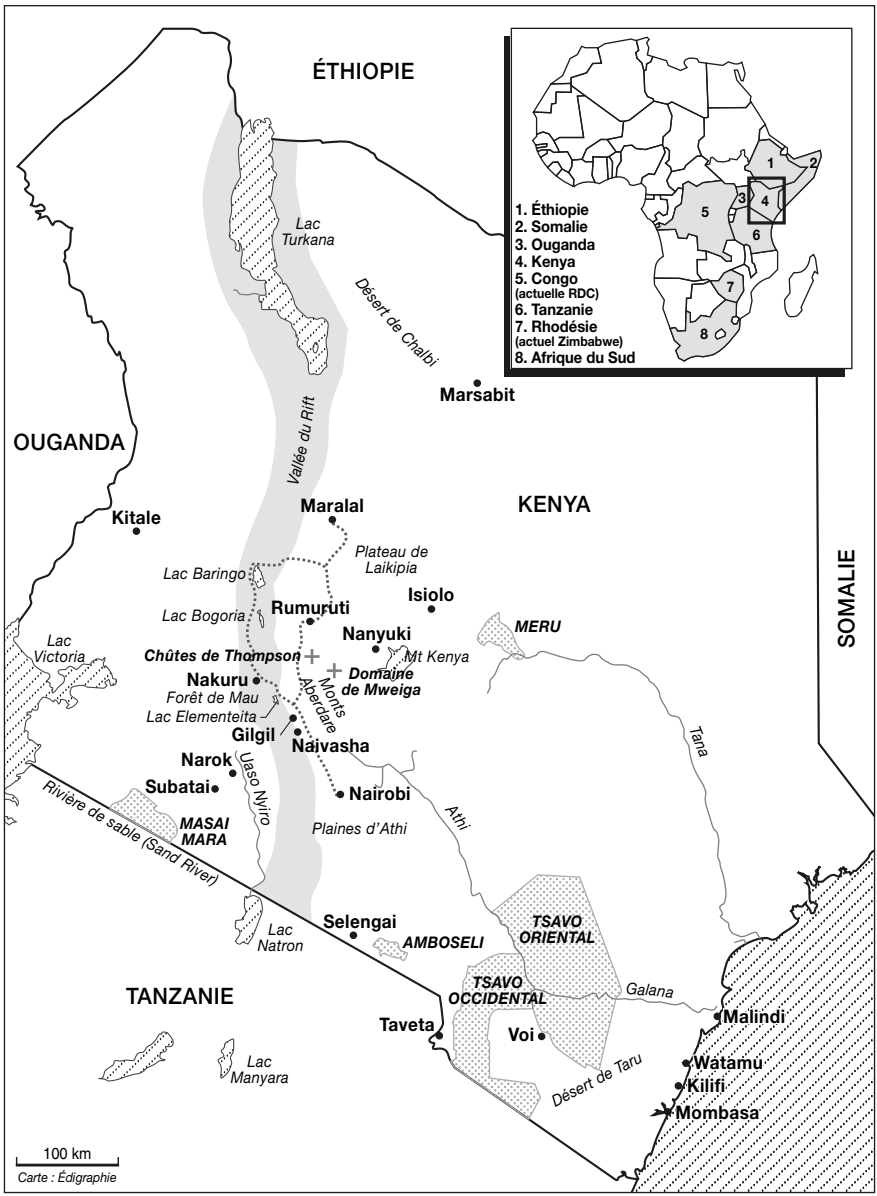
L'ouvrage original a paru sous le titre
An African Love Story. Love, Life and Elephants,
aux éditions Viking/Penguin Books Ltd, Londres, 2012.

Traduction © Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0813-0432-1

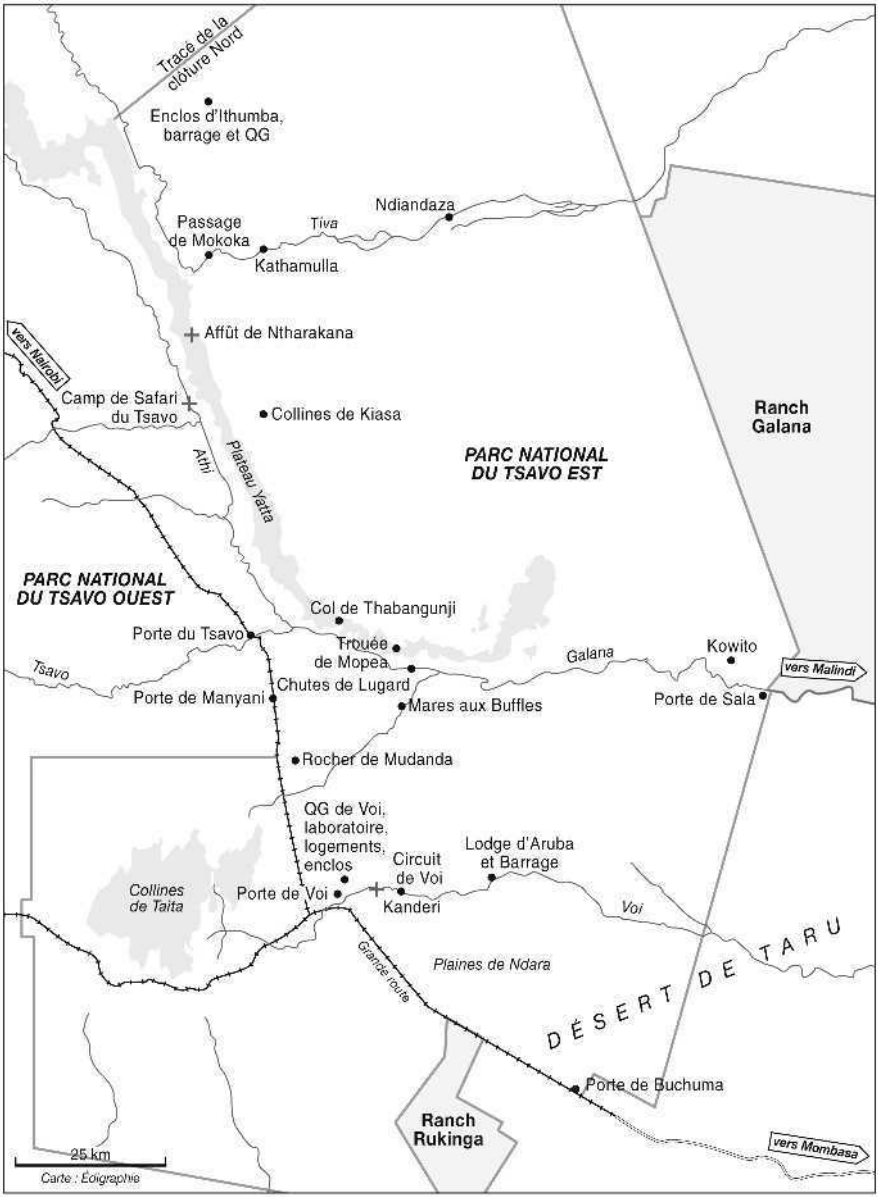
Extrait de la publication

Je dédie ce livre à la terre sauvage et à tout ce qu'elle renferme, à la mémoire de David et aux gardiens du Parc national du Kenya, ces pionniers, à ma famille, à mes petits-enfants, afin qu'ils sachent ce qu'était ce monde, autrefois.

Extrait de la publication


ÉTHIOPIE
OUGANDA
KENYA
SOMALIE
TANZANIE
Lac Turkana
Désert de Chalbi
Marsabit
Vallée du Rift
Kitale
Maralal
Plateau de Laikipia
Lac Baringo
Isiolo
Lac Bogoria
Rumuruti
Nanyuki
MERU
Lac Victoria
Chûtes de Thompson
Mt Kenya
Nakuru
Domaine de Mweiga
Forêt de Mau
Monts Aberdare
Lac Elementeita
Gilgil
Naivasha
Tana
Narok
Uaso Nyiro
Subatai
Nairobi
Athi
Rivière de sable (Sand River)
MASAI MARA
Plaines d'Athi
Lac Natron
Selengai
AMBOSELI
TSAVO ORIENTAL
TSAVO OCCIDENTAL
Galana
Taveta
Voi
Malindi
Lac Manyara
Désert de Taru
Watamu
Kilifi
Mombasa
100 km
Carte : Édigraphie
1. Éthiopie
2. Somalie
3. Ouganda
4. Kenya
5. Congo (actuelle RDC)
6. Tanzanie
7. Rhodésie (actuel Zimbabwe)
8. Afrique du Sud

Le Kenya



Le Tsavo

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Prologue

La journée avait bien commencé. Nous étions dans le parc national de Tsavo, mon ami et moi, au milieu d'une végétation broussailleuse et des troupeaux sauvages, à la recherche d'Eleanor. J'étais impatiente de retrouver cette éléphante si chère à mon cœur. Après tant d'années d'engagement auprès de ses congénères, cela ne faisait aucun doute : l'essentiel de ce que je savais sur ces mastodontes, c'était Eleanor qui me l'avait appris. Ensemble, nous avions vécu le meilleur et le pire. C'était ma vieille amie.

La trouver ne fut pas une tâche facile. Le parc de Tsavo s'étend sur près de 12 000 kilomètres carrés. Ce matin-là, nous la cherchions à l'endroit où j'avais entendu dire qu'elle se trouvait encore la veille. En maintes occasions déjà, me doutant qu'elle avait rejoint un troupeau sauvage, je l'avais simplement hélée et elle s'était tranquillement détournée de son groupe pour venir à moi. Nous avions partagé tant de moments de tendresse : le picotement de sa trompe hérissée de poils délicatement enroulée autour de mon cou ou le salut de son pied gigantesque, qu'elle levait pour que je le prenne dans mes bras.

Je connaissais Eleanor depuis qu'elle était devenue orpheline, à deux ans – elle avait maintenant la quarantaine, le même âge que Jill, ma fille aînée – et il existait entre nous

Extrait de la publication

un lien étonnant, fait d'amitié et de confiance, qui avait perduré après son retour en brousse.

Enfin, nous repérâmes un troupeau sauvage. De loin, au milieu de la masse en mouvement de ses congénères, il n'était jamais facile d'identifier avec certitude Eleanor et, convaincue qu'elle me reconnaîtrait toujours, je n'en avais jamais éprouvé la nécessité. À l'inverse des autres éléphants sauvages du Tsavo, qui n'avaient aucune raison d'aimer les humains ou de se fier à eux, quand je l'appelais, elle avait toujours envie de venir me saluer, ne serait-ce qu'en souvenir du passé. J'ai fini par en apprendre beaucoup sur la mémoire des éléphants et les profondes similitudes entre la sensibilité de ces pachydermes et la nôtre. Après tout, cela fait toujours du bien d'être accueillie par une vieille amie, on se sent reconnue, désirée.

Une grande éléphante se trouvait là, occupée à boire dans une mare boueuse, et sa famille s'éloignait déjà entre les broussailles. À cette distance, elle ne ressemblait pas tant que cela à Eleanor : elle était aussi grande, mais plus trapue. J'en fis part à mon ami.

— Quelle déception, me dit-il. Moi qui espérais tant faire sa connaissance.

— Je vais l'appeler, lui suggérai-je. Si c'est Eleanor, elle me répondra.

Et elle me répondit. L'éléphante, intriguée, leva les yeux vers moi, les oreilles légèrement dressées. Elle s'éloigna de la mare et s'avança droit vers nous.

— Bonjour, Eleanor. Tu as pris du poids, dis-moi.

Je la regardai dans les yeux, d'un ambre clair un peu inattendu. J'avais le souvenir fugace d'une couleur plus foncée, que je m'empressai d'écarter. Ce devait être Eleanor. Les éléphants sauvages du Tsavo ne s'approchaient pas des humains avec une telle confiance. Après l'« holocauste » du braconnage, entre les années 1970-1980 et le début des années

Extrait de la publication

1990, les troupeaux de la région conservaient une méfiance instinctive envers notre espèce.

— Oui, affirmai-je à mon ami. C'est bien Eleanor.

Je levai la main, je lui flattai les joues et, en la caressant sous le menton en guise de bonjour, je sentis l'ivoire froid de ses défenses. Elle avait le regard doux et amical, les yeux ourlés de longs cils noirs. Son attitude paraissait accueillante.

— Elle est belle, murmura mon ami. Mets-toi à côté d'elle, que je fasse une photo.

Je pris la pose à côté d'une de ses pattes avant, colossale, et levai la main pour caresser l'arrière d'une oreille, juste au-dessus, ce que j'adorais faire avec Eleanor. La face cachée d'une oreille d'éléphant est aussi douce et lisse au toucher que de la soie, et toujours d'une fraîcheur délicieuse.

Je n'étais absolument pas préparée à ce qui se produisit ensuite.

L'éléphante recula d'un pas, balança sa tête gigantesque, me souleva en se servant de sa trompe et me projeta dans les airs, tel un fétu de paille en apesanteur, avec une force telle que j'allai m'écraser sur un gros affleurement rocheux, à six ou sept mètres de là. Me redressant tant bien que mal en position assise, j'entendis et je sentis mes os craquer, et je compris aussitôt que le choc m'avait fracassé la jambe droite. J'avais une blessure ouverte à la cuisse, qui saignait abondamment. Curieusement, ce n'était pas douloureux – enfin, pas encore.

Mon ami poussa un cri. L'éléphante – j'étais certaine à présent qu'il ne s'agissait pas d'Eleanor – se rua vers moi et resta en arrêt au-dessus de mon corps meurtri. Je m'apprêtai à vivre mes derniers instants. Je fermai les yeux et me mis à prier. N'ayant eu aucun motif de me plaindre de l'existence jusqu'ici, je n'avais pas la moindre envie de quitter ce monde. Assaillie d'idées confuses, je cédai à la panique. Mais soudain il y eut un moment de flottement – comme si la terre avait cessé de tourner – et, quand je rouvris les

Extrait de la publication

yeux, je sentis l'éléphante glisser délicatement ses défenses entre la roche et moi. Plutôt que de me mettre à mort, elle avait choisi de m'aider en m'encourageant à me relever. Je songeai : c'est ainsi qu'elles se comportent avec leurs éléphanteaux.

Mais, à cet instant, soulever mon corps en morceaux risquait d'avoir de graves conséquences.

— Non ! hurlai-je en frappant l'extrémité de sa trompe humide qu'elle approchait de mon visage.

L'œil doux et inquiet, elle me considéra de haut, les oreilles déployées comme deux cartes du continent africain. Ensuite, levant un pied énorme, elle se mit à me tâter délicatement partout, en m'effleurant à peine. Ses grands pavillons se dressaient à angle droit par rapport à sa tête immense et elle me contemplait : je gisais à terre, incapable de bouger, à quelques centimètres de la pointe de ses longues défenses acérées. Je sus alors qu'elle n'avait pas l'intention de me tuer – les éléphants ne mettent pas les pieds n'importe où et ne piétinent pas leurs victimes. S'ils veulent vous tuer, ils s'agenouillent et vous écrasent sous la bosse de leur trompe, à la jonction du front.

Ce fut à ce moment-là que je compris – avec une lucidité stupéfiante qu'à ce jour je n'ai pas oubliée – que, si je devais survivre, il me faudrait m'acquitter de ma dette envers la nature et tous les animaux qui avaient tant enrichi mon existence. J'avais beau sentir les os fracturés de mon corps meurtri, le feu de la douleur m'engloutir et savoir que l'une de mes créatures bien-aimées était la cause de cette souffrance, ce fut là, à cet instant, que je m'en rendis compte : j'avais le devoir absolu de transmettre mes connaissances, mon intime compréhension des animaux sauvages de l'Afrique et toute la force de mon lien d'appartenance au Kenya.

Je pensais : si je survis à cela, j'écrirai. Ce sera mon legs. J'écrirai ce que j'ai appris en voulant contribuer à la protection de la faune de cette terre magique. Et ce fut comme

si l'éléphante avait lu dans mes pensées. Il y eut un instant de silence tendu, au cours duquel elle me lança un dernier regard, avant de reculer et de s'éloigner lentement. Je survivrai. De son côté, mon ami, secoué, réussit tant bien que mal à rejoindre notre chauffeur et tous deux allèrent chercher de l'aide.

Après plusieurs heures allongée au pied du rocher, en proie à une douleur indicible, je fus enfin secourue. Mais mon supplice ne faisait que commencer : je dus subir d'interminables opérations, une série d'infections galopantes, des greffes osseuses et il me fallut des mois de convalescence pour réapprendre à marcher. J'étais néanmoins en vie, et toujours là, en Afrique. J'avais sans doute survécu grâce à cette aptitude extraordinaire qu'ont les éléphants à échanger entre eux des messages très élaborés. Car nous découvrîmes qu'Eleanor connaissait Catherine – le nom que nous donnerons ensuite à mon agresseur – et qu'elle avait pu lui signaler que j'étais une amie.

Dix ans ont passé, au cours desquels j'ai entrepris le travail que je m'étais promis de faire. En voici le fruit : l'histoire de mes ancêtres colonisateurs, de mon enfance dans la ferme de mes parents, de mes safaris et de mes nuits à la belle étoile, de mon âme sœur, David, de mes filles, Jill et Angela, de notre orphelinat pour éléphanteaux, l'histoire de tous ces animaux qui ont infiniment enrichi mon existence, que j'ai élevés, aimés et accompagnés comme une mère de substitution.

Plantée dans le décor de cette terre majestueuse d'Afrique, berceau de l'humanité, c'est là que mon histoire commence.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Les colonisateurs

« Ce que nous sommes, c'est l'offrande de Dieu aux hommes ; ce que nous devenons, c'est l'offrande des hommes à Dieu. »

Anonyme

Mes ancêtres partirent s'installer au Kenya tout à fait par hasard.

Au début du XXe siècle, mon arrière-grand-oncle Will menait une existence relativement prospère au Cap-Oriental, en Afrique du Sud. Au milieu des années 1820, sa famille – mon arrière-grand-mère était la sœur de Will – avait quitté l'Écosse rurale pour l'Afrique. Will était un homme capable et plein de ressources. Il avait travaillé dur dans des conditions difficiles, cultivé la terre, élevé une famille tout en aidant son entourage à survivre aux séquelles de la guerre des Boers. Volubile et charismatique, l'œil malicieux, passionné de chasse au gros gibier, ce personnage avait parfois les moyens de s'offrir un billet pour le Kenya. Il embarquait à bord d'un des tout premiers vapeurs de l'époque pour assouvir son appétit de territoires et d'animaux sauvages. Avec sa faune abondante, ses plaines herbeuses et vallonnées – littéralement la grande réserve du monde vivant –, le Kenya était la terre où son cœur prenait

Extrait de la publication

son envol, où mon arrière-grand-oncle Will se transformait du tout au tout.

Ce fut durant l'une de ces expéditions de chasse, au printemps 1907, qu'il se lia d'amitié avec sir Charles Eliot, le gouverneur de la colonie britannique du Kenya, alors embryonnaire. D'emblée, ces deux individus furent attirés l'un vers l'autre : Will, le vrai pionnier, était homme à réaliser les choses et, en véritable responsable politique, Eliot, lui, était homme à offrir de quoi les réaliser. Un matin, dans le bush, Eliot soumit à oncle Will une proposition fort attrayante : s'il réussissait à amener vingt familles au Kenya, le gouvernement leur allouerait des terres où s'installer, gratuitement. Cette semaine-là, Eliot venait de recevoir ordre de Londres d'accélérer le développement de la colonie, de poursuivre l'expansion de l'unique piste au-delà de Nairobi et d'attirer des colons blancs afin d'y étoffer le commerce et d'accroître les ressources nécessaires à la ligne de chemin de fer. Le gouvernement britannique, qui, à ce stade, avait déboursé 5 millions de livres, souhaitait en percevoir quelque bénéfice et de préférence à échéance point trop lointaine.

Le Kenya n'était pas en soi ce qui motivait l'engagement de la Grande-Bretagne en Afrique orientale – c'étaient plutôt l'Ouganda et les sources du Nil. Le gouvernement de Sa Majesté voulait empêcher les Allemands et les Français de compromettre son accès au canal de Suez et à la route commerciale vers l'Inde, alors joyau de la couronne impériale. La construction de la voie ferrée se révéla une entreprise colossale et des milliers de travailleurs sikhs furent acheminés des Indes britanniques pour entamer sa construction. Au Kenya, à partir de la ville portuaire de Mombasa, cette voie ferrée serpentait entre plusieurs zones de peuplement – à travers une brousse épaisse et inhospitalière débouchant sur les vastes herbages des plaines, jadis les meilleurs pâturages des habitants de cette terre, les Masaïs. À la fin

Extrait de la publication

du XIXe siècle, cette tribu autrefois dominante avait été décimée par la variole.

Oncle Will était si amoureux du bush kenyan, si captivé par l'idée d'aller vivre dans ce pays étonnant qu'il abrégea son voyage pour commencer le recrutement. Il n'eut pas à chercher bien loin, car cette branche de notre lignée était composée de géniteurs prolifiques. De ses trois femmes il avait lui-même eu dix-sept enfants, qui en avaient à leur tour mis au monde beaucoup d'autres. Enthousiasmé par l'opportunité qui s'offrait à lui, il sut convaincre une partie de ses proches. Puis il sollicita sa sœur – mon arrière-grand-mère Aggett. Son époux et elle – avec leurs huit enfants – constituaient des cibles parfaites. Pour grand-papa Aggett, les choses n'allaient pas trop bien. Ayant un dangereux penchant pour l'alcool et le jeu, il était de mèche avec rien moins que le directeur de la banque locale, qui veillait à ce que l'on ferme opportunément les yeux sur le découvert croissant de son compte, et était endetté jusqu'au cou. La précieuse et vieille propriété de la famille, avec sa ferme jadis prospère, au Cap-Occidental, avaient dû être bradées et les conséquences de ses addictions l'avaient grandement assagi. Bien qu'approchant la soixantaine, il tenait à s'affranchir de sa réputation et entamer une nouvelle vie. Will lui tendait une bouée de sauvetage. Il la saisit avec gratitude.

Le mariage de la fille aînée des Aggett, Ellen Margaret, s'était rapidement mué en veuvage. Restée seule avec deux jeunes fils, Stanley et Bryan, elle était retournée vivre avec mes arrière-grands-parents. Ellen était une jeune femme au tempérament fougueux, connue pour sa force d'âme et son ingéniosité, et elle était plus que disposée à goûter à l'aventure. Cette décision décida de ma future vie : Ellen était ma grand-mère et son fils âgé de sept ans, Bryan, deviendrait mon père.

Will était un merveilleux conteur. Il savait évoquer la magnificence du Kenya, donner vie aux images de cette

Extrait de la publication

terre, de ses peuples, de sa faune. Il voyait le Kenya comme un nouvel éden et la perspective d'y vivre comme une grâce. En l'espace de quelques mois seulement, sa force de persuasion suffit à convaincre vingt familles de tout abandonner au Cap-Occidental pour aller arpenter l'intérieur des terres inexplorées de l'Afrique de l'Est et y commencer une nouvelle vie. Ces gens descendaient d'une robuste lignée de pionniers – des individus stoïques, aventureux, épris de l'Afrique – et ils avaient dans le sang cette faculté de se déraciner, de survivre et de se construire un nouvel avenir. Ils avaient écouté les récits épiques de leurs parents, qui, en leur temps, avaient traversé d'autres territoires, et le désir de vivre une aventure analogue était ancré en eux. Je n'étais pas née alors, mais j'aurais adoré assister aux réunions de planification organisées par Will. À cette époque, un tel voyage exigeait une somme de préparatifs inimaginables. Leur point de chute, à Mombasa, avait beau être la plaque tournante de la côte et la voie ferrée avait beau atteindre Nairobi, à l'intérieur des terres, nos voyageurs se devaient de subvenir à leurs besoins sur tous les plans. Durant leur périple, il n'y aurait rien pour leur venir en aide – ni routes, ni boutiques, ni médecins, ni dentistes, ni pharmaciens. Ce sont eux qui auraient l'entière responsabilité d'assurer leur survie et de veiller à leur santé, à celle de leurs enfants et de leur bétail.

Il ne s'agissait pas seulement d'emporter quelques provisions. Une fois arrivés sur les parcelles qui leur avaient été allouées (s'ils y parvenaient), il leur faudrait quelques têtes de bétail reproducteur, ainsi que du matériel de ferme, des graines, des outils, des meubles et, surtout, des fusils et des munitions pour se protéger et défendre leurs biens. En matière de casseroles, de couvertures, de draps de lit, de tissus, de mercerie, de médicaments, de vêtements et d'ustensiles de toilette, les femmes ne devaient conserver que le strict nécessaire. À cet égard, le legs de leurs ancêtres colonisateurs était inestimable – des notes manuscrites très

Extrait de la publication

N° d'édition : L.01EHBN000411.N001
Dépôt légal : avril 2013

Extrait de la publication